

**Zeitschrift:** Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

**Herausgeber:** Société suisse des traditions populaires

**Band:** 41 (1951)

**Artikel:** Le "bouébo" du chalet

**Autor:** Brodard, F.-X.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1005729>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Le «bouébo» du chalet

par F.-X. Brodard, Estavayer-le-Lac

On sait que dans tout chalet il y a, outre les armaillis, le *bouébo*, le garçon. Tout comme les armaillis, il est engagé par le teneur d'alpage *la tinyâra de montanyè* (parfois par le maître-armailli).

Il y a trente ans, on lui donnait pour gage 50 frs., une paire de socques et un sérac. Puis il a passé à 100 frs. et un sérac il y a une dizaine d'années, pour atteindre actuellement les 200 frs. . . . mais sans socques.

Vivant au milieu d'adultes, son sort dépend à la fois de son caractère et de celui des armaillis. Il est en général bien traité. Les armaillis se plaisent à le taquiner — on sait que le gruérien est assez caustique — et s'il a le don de la répartie, il sera rapidement populaire au chalet. Il le sera davantage encore s'il est débrouillard et actif au travail. Tel *bouébo* est capable de remplacer un armailli malade ou absent. En ce cas, les armaillis ne seront pas avares d'éloges sur le compte de leur jeune compagnon . . . mais il va sans dire que ce n'est pas en sa présence qu'on le louera.

Le *bouébo* n'a pas la réputation de prendre grand soin de sa toilette . . . il oublie facilement de se laver. Aussi *Tobi di-j'èlyudzo* dans sa *Choupâye* n'a-t-il pas manqué de relever que pour la visite des amis au chalet

*To l'è lijîn pè le trintsâblyo,*

*Le bouébo ch'è lavâ achebin*

Tout est reluisant dans la cuisine (du chalet)

Le «bouébo» s'est lavé lui aussi . . .

Le *bouébo* a son travail à lui. Voici en gros sa journée telle que me l'a dépeinte un ancien *bouébo*.

Il monte à l'alpage non pas avec le troupeau de vaches, cette gloire étant réservée aux armaillis, mais avec les porcs, veaux, chèvres et brebis qu'il doit mener au chalet. Ce n'est pas une petite affaire! pour les chèvres et les brebis surtout! Heureusement qu'il est secondé dans cette tâche par un autre garçon (le fils d'un armailli ou tout autre). Enfin les voici au chalet! Il faut s'installer et le *bouébo* a sa part de travaux, selon son âge et ses forces. Ce gamin de 13 ou 14 ans doit savoir se débrouiller.

Dès le lendemain commence la vie régulière du chalet. A 5 h, parfois 5 h 30, le *bouébo* est debout, réveillé par les armaillis. De toilette matinale, pas question: il s'agit d'aller jusqu'au bout du pâturage *ayôbâ* et *akuyî*, c'est-à-dire appeler le bétail (pour la traite) et le chasser vers le chalet. On entend de bien loin son appel sonore: «Ho! . . . ho! . . . ho!». Dès que le troupeau est entré à l'*aryâ* (l'étable du chalet), il s'agit pour le *bouébo* d'aider les armaillis à attacher les vaches chacune à sa place, qui est fixe pour toute la saison, car les bêtes comme les gens ont leurs sympathies . . .

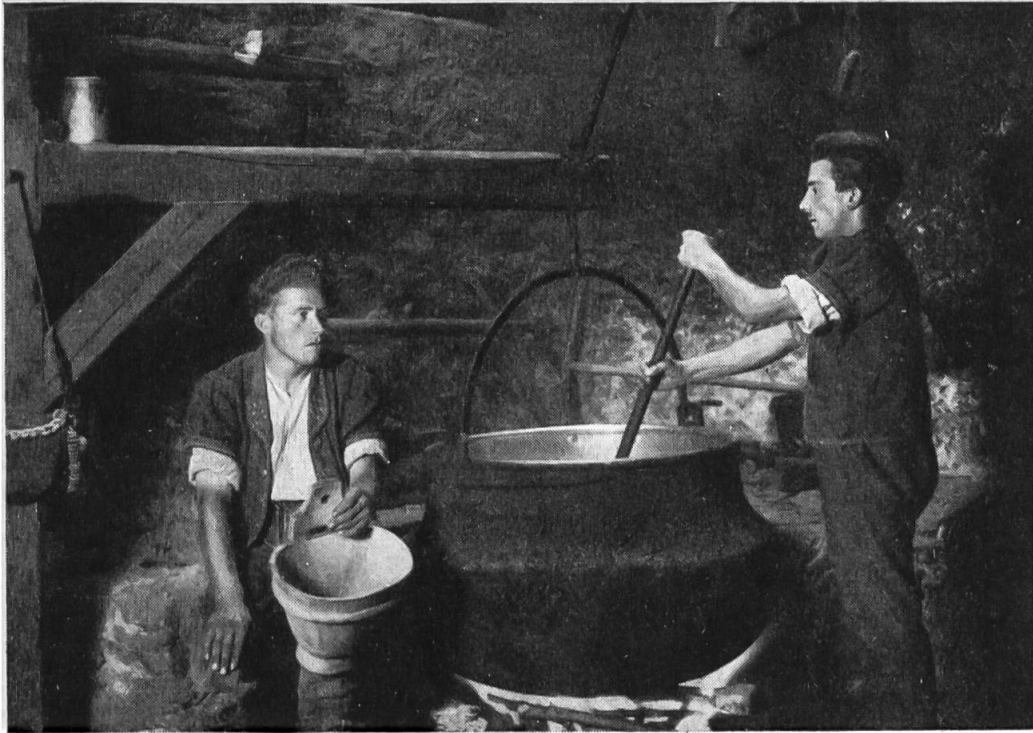


Photo S. Glasson, Bulle

Le maître armailli, armé du *dèbatchyâ* (tranche-caillé) brasse longuement le lait caillé avant de *trèrè la mōta* (sortir le fromage)

et leurs antipathies. Les vaches n'échappent pas à cette loi: elles ne supportent pas indifféremment le voisinage de n'importe quelle congénère!

La traite commence. Les armaillis, le siège à un pied assujetti au derrière par une courroie, s'affairent à leur travail, pendant que le *bouébo* maintient le feu et fait le déjeuner des armaillis, car on pense bien que ce n'est pas la tasse de café qu'ils ont prise au saut du lit qui peut suffire. Mais le *bouébo* a en même temps un autre travail: celui de «couler». Chaque fois que retentit à l'*aryâ* le cri: «*Kâla, bouébo*», lancé par un des armaillis, le *bouébo* se précipite avec le grand *koyâ* (tamis) conique dont le fond est garni d'une poignée de branches de sapin en guise de filtre pour le lait. Il coule le lait dans un baquet qu'il va verser dans la chaudière déjà suspendue au «tour» du *trintsâbyo* (la cuisine du chalet) où l'on «tranche» (*trintsè*) et fabrique le fromage. Ce n'est pas tout. Il faut encore laver les toiles (*pyé*, masc.) qui envelopperont le fromage frais, donner à manger aux veaux et aux porcs. Puis chauffer le lait pour faire le fromage, car le lait de la veille qu'il a écrémé et versé dans la chaudière est froid. On voit que le *bouébo* n'a guère de répit durant la traite. Quand elle est terminée et que le lait est chaud à point pour «trancher», le maître-armailli met la présure dans la

chaudière sous laquelle le *bouébo* a le souci de maintenir le feu. On laisse alors le lait cailler. Pendant ce temps, on déjeûne ensemble: café au lait, crème et pain.

Puis il faut *travayî la mōta*, faire le fromage: délayer le lait caillé jusqu'à ce que le grain en soit assez fin. Le *bouébo* aide au travail, et entre temps balaie, fait les lits, râcle la bouse à *l'aryâ*.

Une fois le fromage fait, il aide le maître-armailli à le sortir de la chaudière (*trêra la mōta*), lave la chaudière et fait le sérac. C'est alors pour lui le moment de faire le dîner. Après le repas, il lave la vaisselle, puis se lave enfin, soit à l'eau du bassin s'il est proche du chalet, soit à la *'kouéta* (petit-lait). C'est ainsi que font aussi les armaillis.

Il passe ensuite à *l'aryâ* pour enlever la bouse, puis aide les armaillis à préparer du bois, ou étend le fumier dans le pâturage, répare les haies avec les armaillis.

Vers les 4 heures de l'après-midi il fait le café pour les «quatre heures». Vers 5 heures du soir a lieu la traite. Le *bouébo* «coule» comme le matin mais verse le lait dans des jattes en bois *dyétso* (masc.) déposées à la chambre à lait à l'air frais pour que la crème s'y forme, qui servira à fabriquer du beurre et à nourrir les armaillis ainsi qu'à régaler les amis qui viendront les trouver, et à qui on offrira à *choupâ*, c'est-à-dire à goûter la crème.

Tout en «coulant» le *bouébo* fait le souper, lave les ustensiles du chalet (*lè-j'éjè* fém. plur.) donne à manger aux cochons à qui on distribue le petit-lait qu'il faut faire chauffer l'automne. Puis il fait rentrer les cochons. Mais les veaux restent dehors pour la nuit sauf en cas de pluie ou de mauvais temps.

Après le souper, il lave la vaisselle et reste avec les armaillis auprès du feu, à causer . . . à écouter surtout, à jouer aux cartes avec eux si c'est la coutume, jusqu'au moment où après avoir fait sa prière avec les armaillis ou seul, il grimpe sur le soliveau (*la cholé*) pour s'étendre sur sa couche de foin et s'endormir bientôt au carillon berceur du troupeau qui broute paisiblement sous le ciel étoilé.

Il est de tradition de faire certaines farces au *bouébo*. Les deux plus connues sont celle du *gri-lèvâ* et celle de la *grêcha* de *toua*.

La farce du *gri-lèvâ* (le loir) n'est plus guère connue. Je sais qu'on l'a encore pratiquée une fois il y a 40 ans. Voici en quoi elle consiste. Un armailli prétend, un beau matin, qu'on a vu le *gri-lèvâ*, et qu'il s'agit de lui faire la chasse. On poste le *bouébo* hors du chalet, sous le toit, et portant sur sa tête la grande passoire en bois (*la koyâ*) dans laquelle le loir sautera inmanquablement. Dans le chalet, les armaillis mènent grand tapage, poursuivant le *gri-lèvâ*, jusqu'au moment où l'un d'entre eux vide d'en haut un grand seau d'eau dans la passoire, inondant le pauvre *bouébo* trop crédule, que l'on chinera ensuite durant tout le reste de la saison. Heureusement,



Photo S. Glasson, Bulle

*La choupâçá*, repas des armaillis - On voit le *bouébo*, 3<sup>e</sup> en partant de la gauche

cette farce méchante n'a plus cours: elle pouvait provoquer des refroidissements, et même la méningite. J'ai connu un *bouébo* qui mourut de cette stupide attrape.

L'autre farce, pour n'être pas très fine non plus, tant s'en faut, est anodine. Ne demandons pas de nos armaillis qui vivent très près de la nature et n'ont peur ni des mots ni des choses, un sentiment de dégoût aussi poussé que celui du citadin, devant certaines choses très concrètes et prosaïques que le français se refuse à nommer sinon par la périphrase de «mot de Cambronne». L'auteur de *Djan de la Boyèta* lui, a parlé de

.... *chèrtin-j'â*  
*Ke le poûro è le retso*  
*Léchon tsijî ou krá.*

«certains oeufs que le pauvre et le riche laissent tomber au creux» (à la fosse). L'armailli de Tsuatsô en avait rempli la jatte de crème que demandait comme salaire l'esprit de Tsuatsô: Djan de la Boyèta, pour sa peine de faire

de nuit tout l'ouvrage du chalet. On sait la vengeance terrible que tira du grossier armailli l'esprit ainsi joué.

Mais ce n'est pas ce qui empêchera les armaillis actuels de jouer au *bouébo*, s'il est trop crédule, la farce de la *grécha de toua* (la graisse de tour). Le grand tour de la cuisine du chalet grince toujours. Nul ne s'en inquiète. Mais un beau matin, le maître-armailli ou un autre s'avise soudain que ce tour grince d'une manière intolérable, et qu'il faut absolument y remédier. On cherche donc une boîte vide, on la donne au *bouébo*, en lui ordonnant d'aller à tel chalet — de préférence assez éloigné — demander de la «graisse de tour» pour graisser le tour du chalet. Le *bouébo*, s'il est au courant, rit à belles dents, et se moque des armaillis qui ont cru l'attraper. Mais s'il est trop crédule, il s'en va. Arrivé au chalet où on l'a envoyé, il n'est pas rare qu'on le renvoie plus loin encore, sous prétexte qu'on n'a plus de graisse de tour. Ceci jusqu'à ce que dans un chalet il s'en trouve enfin. On en met en grand secret dans la boîte qu'on rend au *bouébo* non sans lui recommander vivement de ne pas l'ouvrir en chemin: la graisse s'évaporerait! Revenu au chalet le *bouébo* est enfin chargé d'ouvrir la boîte mystérieuse, et il y trouve . . . ce que Djan de la Boyèta trouva dans sa jatte au lieu de crème! Pauvre *bouébo*! On le lui rappelle durant tout l'été, et l'on raconte sa mésaventure à tout venant. Il n'a qu'à prendre la chose en riant . . . à moins de faire comme celui qui partit tranquillement avec la fameuse boîte, en quête de graisse, mais parvenu dans la forêt se coucha, dormit un bon somme et ne rentra que le soir . . . pour souper, en riant de la crédulité de ceux qui avaient cru l'attraper, et qui victimes de leur jeu avaient été pris pour faire eux-mêmes tout l'ouvrage du chalet tandis que le *bouébo* dormait sans souci.

La honte suprême pour un *bouébo* est de ne pas pouvoir tenir le coup au chalet et de revenir chez ses parents avant la désalpe. Ah! Ses camarades d'école le lui feront payer! Leurs sarcasmes le poursuivront «*Pèlâ! pèlâ!*» lui crieront-ils. *Pèlâ* signifie au sens propre périr, et au sens figuré ne pas pouvoir «tenir» en service. On dit d'un jeune homme ou d'une jeune fille qui, parti en service et engagé pour un an, revient avant ce terme: *l'a pèlâ*, il a «péri», il n'a pas tenu le coup, surtout s'il ne s'agit pas d'un motif de santé, mais uniquement de peur du travail, de manque de courage pour s'adapter.

Aussi quand un garçon s'engage pour *poÿî po bouébo* (alper comme garçon de chalet) se promet-il bien de tenir coûte que coûte. Ce n'est pas toujours facile, mais la crainte des quolibets donne du courage, et c'est fort bien!